

La gloire pitre

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 48

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207308>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUOQUIÈS DZANLHIES

Dou soulons què devesant.

— Adan, ta Luize ne te dét rein quien tu reintré tà à l'otto?

— Na, ie me demandé l'horà que l'est, et lou l'ai diou ti les iadzous : l'est la demi. Adan, ié sè reindou tranquilameint ein désaint : creié que l'étai piè tà!

*

On dècàndo, Jean David reincontré Barbottet su lou martsì dé la Ripounna.

— Adan; què fà tou ique tot solet?

— Ié fais mon tor dé nocé.

— Et ta fenna, io est-te?

— Oh! l'atleind que sayou reintra po fèrè lou chon. on n'est que lei dous à la maison po gouvernà; on pao pas s'èin allà ti les dous einseimblè.

*

— Vo z'ai onna fivra que dai vous bailli la saï, que desai lou mèdzou à Daniotet.

— Oï, monsu lou dotteu, einlèva piré la fivra; la saï, l'est mon affairé.

*

— Coumeint, Corniflet, te n'és pas à l'einterrèment de ton ami Samuët?

— Na, ne vai à l'einterrèment dé mes z'amis, que quand vigné ao mion!

*

— Veins piré!

— Ma ton tsein, vao te mè mòdrè?

— L'est justameint cein que vudri vèré, ne l'ai que dé sti matin!

*

L'Ugènie ao Sappeu, l'est onna tota bounna dzein.

On coup que baillivé on n'assietà dé soupa à n'on pourro diablou. Apri que lou malheureux l'a bein medzi sa soupa, de dèinche à l'Ugènie :

— Ma bounna dama, Diu vo lou reindra deins l'autrou mondou.

— Oh, ne su pas tant pressaïte, que de l'Ugènie, y'é encora dei z'einfants à èleva!

MÉRINE.

A bon entendeur. — Il y a trois choses sur lesquelles un homme sage ne doit jamais compter : la faveur des grands, les caresses des dames et les beaux jours de l'hiver.

Pour sécher les larmes. — Une dame semblaît ne pouvoir se consoler de la mort de son mari. Elle versait des torrents de larmes, et, dans sa douleur, s'oubliait à reprocher à Dieu un coup si cruel.

— Prends garde, ma chère, lui fait une amie; le bon Dieu t'a pris ton mari; si tu résistes à sa volonté, pour te punir, il te le rendra.

Les larmes et les lamentations de l'inconsolable veuve cessèrent incontinent.

CONSOLATIONS AUX VIEILLES FILLES

(Fin.)

II

Vous dites vrai, Lucile, et je sens qu'à tout âge, A vingt, à quarante ans, l'existence n'est rien, Rien sans le sentiment; mais vous aurez un chien, Une chatte, un serin... Votre premier ouvrage, De chaque jour, Lucile, est pour l'oiseau chéri : Vous formez ses accents à votre air favori, Et vous entrelacez aux réseaux de sa cage Le plantin verdoyant et le mouron fleuri, Pour offrir à vos mains sa blanche et douce hermine, Bientôt la queue en l'air et le dos arrondi, Minette auprès de vous lentement s'achemine; Elle passe, repasse, et son ronron flatteur Semble vous témoigner les pensers de son cœur. Médor est plus bruyant, plus vif en sa tendresse : Que de sauts, que de bonds, que de preuves

[d'amour,

Alors que tout chagrin pendant un demi-jour

Une heure seulement il n'a vu sa maîtresse. Vous en êtes touchée, et le récompensez Par mille attentions, mille soins empressés. Les mets les plus friands lui conviennent à peine; Le buis chaque matin sur son poil se promène, Et placé chaque soir près de votre chevet, Il s'endort avec vous sur le plus fin duvet. Lucile, ces plaisirs nul censeur ne les blâme; Et de tels passe-temps ne laissent dans votre âme Ni le trouble importun, ni le fâcheux regret. L'on ne peut cependant au sein de son ménage, Vivre éternellement en paix et sans humeur; Il faut au plus beau jour quelque léger nuage, Un bonheur trop parfait cesse d'être un bonheur. Il faut de temps en temps contester, contredire, Et même avoir quelqu'un que l'on puisse maudire. Un mari sur ce point sans doute est précieux. Mais pour y suppléer ayez une servante, Et dont l'esprit borné soit sec et pointilleux. » Eh bien! arrivons-nous! soyez donc plus agile... » Eh! faites doucement; vous allez tout briser... » A-t-on bientôt fini de rire et de jaser... » Vous ne comprenez pas! ah! la sottise imbécile!... » C'est ainsi que parfois, à défaut d'un époux, Avec Lise ou Marthon vous fouettez votre bile, Pour mieux goûter ensuite un état calme et doux : Si le flambeau d'hymen ne brûle pas pour vous, Eh bien! dans vos loisirs vous mariez les autres; Leur espoir, leurs plaisirs, leurs transports sont

[les vôtres,

Vous faites des heureux : qui n'en serait jaloux ? Parmi les passe-temps qui s'offriront à vous, Je dois compter aussi les sermons du dimanche, La prière du soir et du jeudi matin, Dès les premiers accents du métal argentin, En chaussure soignée, en robe fine et blanche, Avec la chauffelette et le psaume à la main, Du temple du Seigneur vous prenez le chemin. Une liste fidèle avec soin consultée Sur l'orateur d'avance a fixé votre choix. Cependant pour ouïr le Saurin genevois, Déjà dans les parvis une foule agitée Se presse : Tout est plein, vestibule, tambour; C'est un bruit; on se mouche, on jase, on crache,

[on toussé.

Mais sans vous étonner poussant si l'on vous

[pousse;

Du coude et du genou frappant tout à l'entour, Jusques à votre banc vous vous êtes fait jour. Quel contre-temps, hélas ! Elise et Céliante L'occupent tout entier; une grosse servante S'efforce, en s'agitant de s'y placer encore. De rouge à cet aspect votre front se colore : » Madame, s'il vous plaît, veuillez quitter ce banc. » — Le quitter! non, sans doute, et pourquoi je

[vous prie ?

» — Vous seriez aussi bien sur cette galerie. » Mais quelle impertinence ! il m'appartient, je crois. » — A cette place aussi je crois avoir des droits. » Des droits ! ah ! c'est plaisant ! je le tiens de ma

[tante.

» — Et moi de mon cousin qui l'avait autrefois. » Voyez donc à ce point peut-on être impudente ! » Voulez-vous sortir ! — Non. — Eh bien !

[arrangez-vous,

» Je vais si vous restez m'asseoir sur vos genoux. » Puis voyant que l'effet suit de près la menace. Votre adversaire enfin déluge de sa place, Confuse au dernier point d'avoir eu le dessous. Tous ces propos, ce bruit, cette petite guerre, Et ce petit triomphe avant qu'on monte en chaire, Ne laissent pas d'avoir je ne sais quoi de doux. Il me reste, Lucile, à traiter un chapitre, Un chapitre important, à parler d'un plaisir, Qui n'est pas le moins vif de ceux qu'en cette épitre Pour charmer vos ennuis j'ai pensé vous offrir. Je vous entends, monsieur, votre malin sourire M'indique assez le sens dans ces mots renfermés Et ce plaisir si vif est celui de médire, [nommé. Qu'on nous reproche tant ! — C'est toi qui l'as Le maître d'ici-bas dans sa bonté profonde, Pour compenser un peu les peines de ce monde, Fit présent aux mortels de ce hochet heureux, Qu'on nomme médisance; et la brune et la blonde, Et le vieux et le jeune, et le riche et le gueux, Chacun s'en divertit, surtout la vieille fille. C'est en ces mains surtout qu'il s'agit et qu'il brille. Des intrigues du jour elle a le bulletin, Et des bruits du quartier le registre fidèle. Par son œil clairvoyant on sait si le voisin Caresse son épouse, ou bien s'il la querelle, S'il s'est retiré tard, s'il s'est levé matin,

Et pour voler partout porter cette nouvelle, La déesse aux cent portes est moins active qu'elle. » Savez-vous que Chloris épouse Valentin?... » Bon Dieu ! quelle union plaisante et singulière, » Une prude fleffée avec un libertin... » A sa maison des champs demain le beau Valère » Doit donner grand concert, bal de nuit et festin. » N'est-il pas scandaleux de mener pareil train, » Avant d'avoir payé les dettes de son père?... » La petite Philis garde le lit, dit-on ;... » Je tiens de bonne part que cette maladie » Au bout de quelques mois... Le maussade Cliton, » Le mari d'Elisa l'aimait à la folie. » Au reste de Philis on sait que la maman » En son temps elle-même avait plus d'un amant : » Et Dorval là-dessus doit savoir quelque chose, » Car après le départ d'un époux importun... » Mais motus... Etre un an toujours la bouche close » Me serait moins affreux que de nuire à quelqu'un. Lucile, vous voyez comment la médisance Peut à chaque moment charmer votre existence. Maintenant j'en suis sûr, s'il venait un époux, Jeune, riche, bien fait, vous offrir à genoux, Cette chaîne qu'à tort on croit si fortunée, Vous diriez : « Non, monsieur, non, jamais

[d'hyménée;

» L'état de vieille fille est un état trop doux. »

GAUDY, DE GENÈVE.

A propos de bottes. — Un valet de chambre, qui s'était enrichi, est introduit l'autre jour dans une salle d'armes.

On lui présente un fleuret en l'invitant à s'exercer.

— Oh ! mais, monsieur, fait-il, je n'ai jamais appris à tirer une botte.

— C'est vrai, ajoute la personne qui avait introduit le visiteur, monsieur en tirait toujours deux.

A L'ÉCOLE DE RECRUES

Le caporal, à sa section sur les rangs :

— Vous devez rentrer le ventre pour faire sortir les épaules.

* * *

Le caporal :

— Sapeur C., quand vous exécutez un mouvement, on ne doit pas vous voir bouger !

* * *

Le caporal (toujours le même) :

— Sapeur F... savez vous ce que c'est que le contact ?

— Eh bien ! caporal, répond la recrue, voyant à qui il a affaire, quand vous nous l'aurez appris, on le saura.

Le caporal : Le *contact* c'est la *distance* qui sépare deux hommes sur le rang.

LA GLOIRE PITRE

Vous savez bien, pour avoir lu ou vu jouer la « Vie de Bohème », d'Henri Murger, ce que les gens de 1830 appelaient le « supplice de l'album » ?

Un homme plus ou moins célèbre, rappelle un chroniqueur, arrivait alors dans un salon. Les premières politesses échangées, les sujets de conversation épuisés, la maîtresse de céans s'approchait, gracieuse et souriante. Elle tenait à la main un cahier relié en maroquin rouge. L'homme célèbre, la voyant venir, se sentait pris d'un frisson mortel. Mais il n'essayait pas de résister. Il se savait condamné d'avance. Et, en effet, une petite voix insinuante murmurait à son oreille :

— Cher maître, vous ne refuserez pas de déposer une fleur dans mon herbier, d'inscrire une pensée sur ces pages blanches !...

— Chère madame, ce serait avec plaisir, mais je n'ai rien préparé. Et puis vraiment, aujourd'hui, je ne suis pas spirituel...

— Je vous en prie, je vous en supplie, donnez-moi ce qu'il vous plaira, deux lignes en vers, une simple signature. N'est-ce pas, mesdames ? Notre illustre ami n'aura pas la cruauté de repousser nos prières !...

Et toutes ces dames de répondre en chœur :
— Écrivez ! écrivez ! nous l'exigeons !...

Et le malheureux grand homme, roulant la plume entre ses doigts, se creusait la cervelle pour y trouver une perle. S'il était malin, il préparait d'avance son quatrain ou son distique, qu'il avait néanmoins l'air d'improviser, ce qui donnait aux personnes présentes une haute idée de son génie. S'il était imprévoyant ou naïf, il se fiait bonnement au hasard de l'inspiration...

Voilà comment se pratiquait, vers 1830, le « supplice de l'album ».

Aujourd'hui, les choses se passent différemment.

L'inventeur d'un produit quelconque que la réclame a rendu célèbre organise des fêtes éblouissantes. Il y convie des poètes, des écrivains, des artistes qui ont la faiblesse d'accepter ses invitations, et l'imprudence plus grande encore d'enrichir de leur prose ou de leurs vers l'album de l'amphitryon...

Quelques mois après, ils voient avec stupeur leurs autographes, reproduit en fac-similé, tirés à cent mille exemplaires, encartés comme supplément dans un journal et destinés à répandre jusqu'au bout de l'univers la gloire de l'inventeur du produit merveilleux.

C'est égal, si c'est à cela que mène la célébrité ! Mieux valait cent fois l'innocente manie des dames de 1830.

Un maître trop solide. — Un gosse de l'école primaire qui venait de changer de classe dit à sa mère :

— Oh ! bien voilà, notre nouveau maître a l'air rudement solide, il ne va jamais pouvoir être malade.

Au paradis terrestre. — Eve, un jour demanda à Adam :

— Oh ! Adam, dis, suis-je bien la première femme que tu as aimée ?...

Bien gardé. — Moi, disait l'autre jour M. ... , pour préserver ma villa des cambrioleurs, je fais coucher ma belle-mère au rez-de-chaussée.

Parenté. — Connaissez-vous ce monsieur ?

— Oh ! il m'est un peu parent : c'est l'amant de la première femme du mari de ma seconde femme.

CE QUE C'EST QUE DE NOUS

UNE société savante — les savants ont parfois de ces idées ! — mit un jour à l'étude la question de savoir comment peut être utilisée la bête humaine.

Il ne s'agissait pas seulement de déterminer à quoi notre corps et tout ce qui en dépend peuvent servir pendant la vie, mais aussi à quoi ils sont bons après la mort.

Sait-on seulement la composition du corps humain ?

Le poids moyen d'un homme est de 70 kilos. Il est formé, pétri, non de terre, mais exclusivement de chair ; il forme un mélange admirablement dosé de gélatine, de graisse, d'eau, de fibrine, d'albumine, de phosphate de chaux et d'autres sels minéraux. Si on l'analyse à l'aide de la chimie, on y trouve 38 mètres cubes d'oxygène à la température ordinaire, 80 mètres cubes d'hydrogène, 1 kil. 72 grammes d'azote, 800 grammes de chlore, 100 grammes de fluor, 22 kilos de charbon, 800 grammes de phosphore, 100 grammes de soufre, 1 kil. 750 grammes de calcium, 80 grammes de potassium, 70 grammes de sodium. Le fer n'entre dans ce composé mixte que pour une faible quantité : 45 grammes au plus.

Par la dissection et la vivisection, la science médicale a fait presque toutes ses conquêtes. C'est ainsi, en ce qui touche la première, que les morts sont devenus si utiles aux vivants. On

a pu arracher l'aveu de leurs origines, de leur marche et de leurs ravages aux maladies qui échappaient à l'examen de la surface. On a pénétré dans les tissus, on a exploré les artères, on a scruté les os, on a mis à nu l'organisme tout entier, pour dérober à la mort les secrets de la vie, le besoin de travailler à l'adoucissement et à la réduction des souffrances humaines.

Et les vivants, entre eux, à quels sublimes sacrifices ne se soumettent-ils pas pour assurer le salut de l'espèce.

Les cas ne sont-ils pas plus fréquents qu'on ne le croit d'hommes ou de femmes, libres de leur personne, qui offrent leur sang pour en sauver une autre. La transfusion de sang n'est plus rarissime. On l'a vu effectuée d'un fils à un père, du jeune homme au vieillard, d'un sexe à l'autre, et avec un phénoménal succès.

Ceux-là où celles-là mêmes qui ont dû à la transfusion de survivre à de formidables hémorragies ou à l'empoisonnement par l'oxyde de carbone, se rappellent-ils seulement que sans les deux cents grammes de sang que d'autres ont versés pour leur être infusés, ils seraient depuis longtemps couchés dans la tombe ?

Il n'a pas suffi de restaurer la masse ou de reconstituer les globules du sang, il a fallu rendre des tissus aux brûlés ou aux mutilés. Avec un rasoir, on emprunte à des adultes de bonne volonté jusqu'à cent fragments de peau et on les greffe sur l'épiderme. Ces mêmes reconstitutions, on les fait également sur les os. Il a été présenté à l'Académie des sciences un sujet écossais dont on avait remplacé 125 millimètres d'os de l'humérus par des points osseux qui avaient été prélevés sur des malades rachitiques.

Chaque jour, il y a des besogneux qui apportent leurs dents toutes vives à l'opérateur, comme si la porcelaine émaillée ne leur faisait pas une concurrence décisive.

Et les cheveux ? Qui ne connaît les marchés aux belles chevelures qui se tiennent encore ça et là dans certaines campagnes de France et d'Allemagne ? A mesure que la calvitie — dont on croit avoir récemment découvert le microbe — s'aggrave et se multiplie, chez les femmes comme chez les hommes, il faut bien le dire, le commerce et l'art des postiches, des perruques ont pris une importance singulière.

Le sexe laid se résigne, avec une philosophie toute romaine, à porter le crâne dénudé. Mais le beau sexe ne s'accorde pas aussi allégrement de cette chute capillaire, et nous-mêmes il ne nous déplaît pas qu'il s'ingénie à nous en dissimuler la place. Mais pour cela, il faut des cheveux, toujours des cheveux.

Que de services rend encore le corps de l'homme, sur lesquels il ne convient pas d'insister. Et la science, en cette matière, n'a pas dit son dernier mot.

Duel à mort. — Piron — celui « qui ne fut rien », vous savez ? — fut, un jour, provoqué en duel par un monsieur qu'il avait un peu plaisanté et qui n'entendait pas la plaisanterie.

Les deux adversaires partent pour aller se battre hors de la ville.

Piron, pressé par la soif, s'arrête à mi-chemin dans un cabaret et y boit abondamment.

Son camarade, lui, continue sa course, s'excède de fatigue et, tout en sueur, arrive au lieu du rendez-vous. Il se retourne alors pour voir si Piron le suivait : point de Piron !

Le monsieur revient sur ses pas, vole à la découverte ; mais c'est en vain.

Il rentre chez lui, la fièvre le prend et deux jours après il meurt.

Quelque temps après des personnes demandent malicieusement à Piron comment il s'en était tiré.

— Fort bien, dit-il, j'ai enrhumé mon homme.

Au guichet.

C'est de la poste, paraît-il, que nous vient la lumière.

En réponse à notre article de samedi dernier, intitulé : « A quoi s'en tenir ? » et traitant de l'orthographe des noms de localités, un de nos abonnés ou lecteurs nous écrit :

« Il faut s'en tenir à l'arrêté du Conseil fédéral du 15 avril 1902 (Voir Feuille fédérale 1902, tome IV, page 238).

» Ce petit volume est dans tous les offices de poste ».

C'est fort bien, mais l'orthographe indiquée dans ce manuel est-elle bien la bonne, la vraie, historiquement parlant ?

La règle. — Il y a quelque temps, on présentait à un officier d'état civil un enfant âgé de trois ans que l'on avait oublié de faire inscrire à sa naissance.

L'officier d'état civil inscrivit :

« Aujourd'hui... d'un tel et d'une telle, unis en légitime mariage, est né un enfant âgé de trois ans, etc. »

Au choix. — Un paysan débitait à confesse tout ce qu'il avait fait en sa vie, de bien, de mal, d'indifférent.

— Ce sont vos péchés, que je vous demande, lui dit le curé.

— Est-ce que je m'y connais, moi ? reprit le brave homme, prenez là-dedans tout ce qu'il vous faut.

Le chapitre des chapeaux. — Un évêque, dévoré de l'ambition de devenir cardinal, en était toujours malade et jalousait la santé de son aumônier.

— Comment donc, lui dit-il un jour, faites-vous pour vous porter si bien, alors que je suis toujours languissant ?

— C'est, monseigneur, répondit l'aumônier, que vous avez votre chapeau dans la tête et que j'ai la tête dans le mien.

● **Théâtre.** — M. Bonarel ne se moque pas du public, ainsi qu'en témoigne le soin qu'il apporte dans le choix de ses spectacles et dans la façon de les monter. Aussi ne se faut-il pas étonner de l'empressement du public au théâtre.

Demain dimanche, en matinée, le très amusant vaudeville en 3 actes de Nancy et Armont, *Théodore et Cie.* — En soirée : *L'Aventurière*, pièce en 4 actes d'Emile Augier et *Le Danseur inconnu*, comédie en 3 actes de Tristan Bernard.

Mardi 29 : *Le voyage de M. Perrichon*, comédie en 4 actes de Labiche, et *La Conversion d'Alceste*, comédie en 1 acte, en vers, de G. Courteline.

Jeudi 1^{er} décembre : première représentation à Lausanne de *Comme les feuilles*, comédie en 3 actes de Giacosa, traduction de Darsenne.

● **Kursaal.** — Et M. Tapie n'est pas moins habile que M. Bonarel à attirer le public dans sa gracieuse salle de Bel-Air. Depuis mercredi, il nous donne avec un succès qui s'affirme chaque soir davantage, *La Marraine de Charley*, les 3 actes décapitants bien connus, puis *Chonchon*, une opérette délicieuse en 1 acte, dont la musique est de Claude Terrasse et le livret de de Flers et de Caillavet. Ces deux pièces, qui constituent un spectacle des plus attrayants, sont admirablement interprétées et montées. Décors et costumes rivalisent d'originalité et de goût.

Une série au vitographe augmente encore l'attrait de ce programme, qui ne peut manquer de faire sa bonne semaine, et plus, car on y rit beaucoup, ces jours, au Kursaal. Or le rire, c'est la santé !

● « Connais-tu le pays ?... » — Non ! — Eh bien, pour apprendre à le bien connaître et de la façon la plus agréable du monde, il suffit de suivre les *Promenades d'art en Italie*, avec projections, que fait faire à ses auditeurs, toujours plus nombreux, M. Henri Thuillard. Départ de la salle du Conservatoire, rue du Midi, tous les lundis à 5 h. et à 8 h. du soir.

Lundi, le conférencier parlera des *Peintres florentins du XV^e siècle*.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.